



Traumatismes et séparations familiales prolongées chez les réfugiés du Congo-Kinshasa établis à Montréal

Cécile Rousseau; Abdelwahed Mekki-Berrada; Marie-Claire Rufagari

Canadian Journal of African Studies / Revue Canadienne des Études Africaines, Vol. 33, No. 2/3, Special Issue: French-Speaking Central Africa: Political Dynamics of Identities and Representations. (1999), pp. 584-592.

Stable URL:

<http://links.jstor.org/sici?sici=0008-3968%281999%2933%3A2%2F3%3C584%3ATESFPC%3E2.0.CO%3B2-F>

Canadian Journal of African Studies / Revue Canadienne des Études Africaines is currently published by Canadian Association of African Studies.

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of JSTOR's Terms and Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/about/terms.html>. JSTOR's Terms and Conditions of Use provides, in part, that unless you have obtained prior permission, you may not download an entire issue of a journal or multiple copies of articles, and you may use content in the JSTOR archive only for your personal, non-commercial use.

Please contact the publisher regarding any further use of this work. Publisher contact information may be obtained at <http://www.jstor.org/journals/caas.html>.

Each copy of any part of a JSTOR transmission must contain the same copyright notice that appears on the screen or printed page of such transmission.

JSTOR is an independent not-for-profit organization dedicated to and preserving a digital archive of scholarly journals. For more information regarding JSTOR, please contact support@jstor.org.

Traumatismes et séparations familiales prolongées chez les réfugiés du Congo-Kinshasa établis à Montréal

Cécile Rousseau, Abdelwahed Mekki-Berrada et Marie-Claire Rufagari

Abstract

The authors inquire into traumatic experiences of refugees who recently arrived in Montreal from the former Zaire, now the Democratic Republic of Congo. They look into both the trauma experienced before as well as after they settled in Montreal. Based on close examination of some selected cases of men accepted into Canada as political refugees, the conclusion stresses the importance of the family in successfully overcoming the traumatic past.

Introduction

Contrairement à un certain nombre d'immigrants qui ont la chance de planifier leur départ, la plupart des réfugiés doivent quitter leur pays d'origine de façon précipitée et involontaire. Ils sont souvent contraints de laisser leur famille dans une société qui leur est hostile, où règne une violence crue qui rejoint nos fantasmes les plus effrayants (Vinar et Vinar 1989). Le voyage entre le pays d'origine et celui où l'exil pourrait être possible, comporte également sa part de traumatismes puisqu'il faut traverser moult frontières et parcourir des milliers de kilomètres dans des conditions précaires et anxiogènes. Enfin, l'arrivée dans le pays hôte, souvent idéalisée à la fois par le réfugié et par les instances d'accueil, soumet le réfugié aux formes de "violence propre" qui caractérisent les organisations technocratiques (de Certeau 1986), plus subtiles mais non moins contraignantes que les autres formes de violence organisée. Dans la plupart des pays occidentaux, dont le Canada, les revendicateurs du statut de réfugié se trouvent confrontés aux barrières dressées par les politiques d'immigration qui doivent d'une part montrer patte blanche aux instances internationales en respectant les diverses conventions dont l'État est signataire et, d'autre part, répondre aux impératifs économiques internes et aux pressions de l'opinion publique qui voit d'un mauvais oeil l'arrivée des réfugiés.

Le déracinement et l'exil des réfugiés s'inscrivent donc fréquemment comme une rupture de plus dans un moment de vie profondément marqué par les pertes personnelles et la fragmentation du tissu familial et communautaire. Cette rupture peut être un point tournant à partir duquel la vie va se réorganiser et les relations se reconstruire. Elle peut également, en éveillant les échos de traumatismes récents et plus anciens et en en répercutant les effets, faire sombrer le réfugié dans le désespoir.

Dans ce contexte, les conditions de l'exil vont acquérir une importance déterminante face aux processus de réorganisation / désorganisation qui vont se mettre en place dans le nouvel espace. Parmi ces conditions, la séparation de la famille apparaît comme particulièrement névralgique étant donné qu'elle constitue souvent le point de démarcation entre une expérience collective où la réparation est d'ores et déjà possible et une expérience individuelle d'impuissance où le réfugié se retrouve coincé entre les attentes directes ou internalisées de la famille au loin et la lourdeur, la lenteur et la résistance des instances administratives du pays hôte qui demandent de "prouver" une souffrance par ailleurs trop inquiétante.

Pour des réfugiés ayant vécu des expériences traumatiques dans leur pays d'origine, les expériences de séparations familiales prolongées associées aux procédures d'immigration des pays occidentaux peuvent, d'une part, représenter le maintien d'un lien avec un passé insupportable, qui se traduit par des épisodes de reviviscence pénible associés aux nouvelles — ou à l'absence de nouvelles — de la famille et, d'autre part, apparaître comme totalement sans espoir pour des personnes ayant acquis la conviction qu'il n'y a pas de futur possible hors de la répétition traumatique. La préoccupation des réfugiés au sujet du sort de leur famille, demeurée au pays d'origine ou dans un camp de réfugiés, est liée au vécu traumatique antérieur et paraît avoir un impact significatif sur leur niveau de détresse (Beiser 1988; Gilad 1990; Stein 1985). La culpabilité d'avoir laissé la famille en arrière, la crainte de représailles et les menaces qui planent sur celle-ci sont autant de préoccupations exprimées de façon répétée, et parfois obsessive, par les réfugiés (Rousseau 1990). Les traumatismes prémigratoires vulnérabilisent particulièrement les réfugiés comme si, lors des séparations familiales, ceux-ci ne pouvaient faire face à la double tâche de l'intégration traumatique et du deuil de la séparation (Rousseau, Moreau, Drapeau et Marotte 1997).

Si l'ensemble des réfugiés ayant vécu une guerre, un conflit armé interne ou la répression sont identifiés de façon commune à partir de ce contexte migratoire particulier, ils proviennent cependant d'univers culturels très contrastés qui vont fournir différents cadres d'interprétation pour les séparations et les traumatismes et qui permettront de valider des stratégies diversifiées pour faire face à leurs conséquences (Eisenbruch 1992; Shapiro 1995). Les significations personnelles, familiales et collec-

tives associées aux traumatismes et aux séparations vont profondément influencer leur interaction, qui ne peut donc être saisie et comprise que dans un univers culturel particulier.

Ce texte se fonde sur les données d'une enquête qui avait pour objectif principal de cerner l'impact des politiques d'immigration de pays occidentaux comme le Canada, sur la santé mentale des réfugiés (Moreau, Rousseau et Mekki-Berrada à paraître; Rousseau, Moreau, Drapeau, et Marotte 1997). L'étude s'intéresse en particulier à l'influence des séparations familiales, souvent prolongées à cause du cadre juridique et administratif des programmes de réunification familiale, pour deux groupes de réfugiés provenant d'Amérique centrale et d'Afrique Centre Ouest (Congo-Kinshasa, Ghana, Rwanda). Nous n'aborderons ici que les résultats de cette enquête qui concernent les réfugiés du Congo-Kinshasa.

Contexte du refuge pour le Congo-Kinshasa

En 1990, sous la pression grandissante des instances internationales, de l'opposition politique et de la population locale, le président Mobutu est forcé d'autoriser le multipartisme après 23 ans de régime de parti unique. Dans le même contexte, la Conférence nationale souveraine (CNS) est ouverte en 1991, dans le but de soumettre une nouvelle constitution à un référendum prévu pour 1993 et de préparer des élections présidentielles pour 1994. Étienne Tshisekedi, un Luba du Kasai, est alors un acteur important de cette transformation. Leader du principal parti d'opposition, l'Union pour la démocratie et le progrès social, c'est un des principaux et des plus actifs opposants depuis la fin des années 1970.

Mais cette tentative d'ouverture démocratique aboutit à une violence organisée de grande envergure. Mobutu réformait la Garde civile et la Division spéciale présidentielle (DSP), des unités d'élite de forces armées dont il se sert pour le "maintien de l'ordre." Ces unités répriment les mouvements populaires favorables à la CNS et ne semblent pas étrangères aux massacres perpétrés au Katanga.

Mobutu attise les tensions interrégionales et interethniques au Shaba pour persécuter les nombreux Kasaiens qui y vivent et qui lui sont défavorables. À partir de 1991, des centaines de milliers de Kasaiens sont expulsés du Shaba et leurs biens détruits ou pillés.

Des milices composées essentiellement de jeunes gens sont dressées contre les Kasaiens. Les médias d'opposition se font taire, les opposants et leurs familles sont persécutés. Par milliers, ceux-ci sont assassinés, torturés, violés et/ou portés disparus. Les militants de l'UDPS deviennent une cible de choix pour les forces de l'ordre. La flambée des prix provoque aussi des émeutes dans plusieurs villes, et des dizaines d'étudiants sont massacrés à Lubumbashi, en 1990. Une commission de la CNS tient le président Mobutu pour responsable des détentions arbitraires, de la torture

et des crimes politiques.

À partir de 1994, le génocide survenu au Rwanda vient amplifier les tensions ethniques et politiques déjà existantes. Laurent-Désiré Kabila allait alors exploiter ce contexte agité pour, renverser Mobutu et restaurer la République démocratique du Congo.

Sur cette toile de fond, de nombreuses personnes originaires du Congo-Kinshasa ont été forcées de quitter famille et pays pour fuir la mort. Plusieurs s'installent dans des pays africains limitrophes, d'autres parviennent à atteindre des pays occidentaux dont le Canada.

Toutes catégories confondues, les immigrants originaires du Congo-Kinshasa installés au Québec proviennent principalement du Kasaï, de Bandudu, du Bas-Zaïre et du Kivu; la plupart d'entre eux sont Luba, Kongo, Mbala, Hunde et Nande. En 1993, les réfugiés provenant du Congo-Kinshasa sont encore relativement peu nombreux au Québec: selon les chiffres officiels disponibles, les 757 réfugiés originaires du Congo-Kinshasa et admis au Québec entre 1984 et 1993 représentent 1.3% de la population totale réfugiée dans la province. Annuellement, arrivent de 15 à 40 personnes entre 1984 et 1990, de 115 à 255 entre 1991 et 1993. À partir de 1994 cependant, l'afflux de réfugiés du Congo-Kinshasa augmente au Québec. Les chiffres des agences fédérales indiquent qu'en 1997, le Canada a admis 712 réfugiés originaires du Congo-Kinshasa. À ce moment-là, à peu près 60% des demandeurs de statut de réfugié étaient acceptés. De plus, les familles des réfugiés arrivés précédemment commencent à les rejoindre. Près de 80% des personnes venant de la République démocratique du Congo sont installées dans la région métropolitaine de Montréal.

Le cadre de la recherche

Sans entrer dans une description socio-démographique détaillée du groupe rencontré lors de la recherche, il importe de noter que les réfugiés rencontrés ont, dans l'ensemble, un très haut niveau d'éducation (plus de la moitié ont une formation universitaire), que la plupart ne travaillent pas et qu'ils sont, en moyenne, arrivés au Canada depuis un peu plus de trois ans. Plus de la moitié d'entre eux sont partiellement ou totalement séparés de leur famille immédiate, telle que définie par les autorités canadiennes, c'est-à-dire constituée par les conjoints et les enfants de moins de 19 ans. Nous avons opté pour cette définition de la famille afin de cerner la situation des séparations dans le cadre des limites de la loi d'immigration et de son application en matière de réunification familiale.

Ces réfugiés ont été exposés à de nombreux traumatismes prémigratoires: plus de la moitié ont été emprisonnés et 40% ont été torturés par les forces de l'ordre, c'est-à-dire soumis à des "traitements cruels, dégradants et inhumains." Leurs familles ont également été très touchées par ce contexte de violence sociale et politique. De plus, 42% des réfugiés ont

perdu au moins un membre de leur famille par assassinat ou exécution, 36% rapportent également la disparition permanente d'un de leurs proches. Les réfugiés évitent, dans la mesure du possible, d'évoquer directement les mauvais traitements et la torture subis, préférant souvent y faire allusion de façon plus indirecte dans leurs histoires de vie "il s'est passé tout ce qui s'est passé, c'était le départ, on m'avait arrêté" nous dit ainsi de façon elliptique Mwamba, qui a été emprisonné et torturé sévèrement.

Les données quantitatives de cette enquête ont été présentées dans le cadre d'autres publications (Moreau, Rousseau et Mekki-Berrada à paraître; Rousseau, Moreau, Drapeau, et Marotte 1997). Mentionnons seulement qu'au niveau quantitatif, pour les sujets originaires d'Afrique Centre Ouest, les traumatismes vécus par la famille semblent influencer plus nettement l'état émotionnel des réfugiés que les traumatismes personnels qui, eux, ne paraissent avoir un impact que lorsque la famille était encore séparée, devenant plutôt une source de force après la réunification familiale. Cette force pourrait provenir des capacités de survie que l'on peut développer face à des situations extrêmes auxquelles on est soumis de façon prolongée et qui, d'une certaine façon, devient la nouvelle norme. Le génie inventif du réfugié pour sauver sa vie est d'autant plus grand que celle-ci est investie de sens, un sens souvent intimement lié à la survie et au bien-être des siens.

Les données qualitatives que nous présentons ici sont tirées de récits de vie obtenus auprès d'un sous-ensemble de notre échantillon choisi en fonction de sa représentativité. Ces histoires de vie, d'une durée de deux à trois heures, ont été recueillies soit au domicile du sujet, soit dans un centre communautaire, selon ce que le sujet préférait. L'entrevue s'organisait dans une perspective temporelle autour de certains grands thèmes: conception de la famille, histoire familiale passée et présente, attentes futures, conception du temps (en particulier par rapport aux séparations), histoire socio-politique personnelle et collective, stratégies adaptatives dans le pays d'accueil. Les intervieweurs respectaient le désir des sujets d'éviter certains thèmes ou, au contraire, de développer beaucoup plus certains aspects. Les histoires de vie ont été recueillies dans la langue choisie par les sujets. Pour le présent article, une analyse de contenu mettant en parallèle les discours au sujet des traumatismes, des séparations et de leurs conséquences a été effectuée. Une attention particulière a été portée: (1) à la place des traumatismes et des séparations dans la trajectoire de vie du sujet; (2) au degré relatif d'interaction entre la sphère sociale et politique, et la sphère familiale et personnelle.

Les séparations dans les récits de vie

Les récits de vie des réfugiés congolais se centrent autour de l'histoire de la famille étendue, qui est souvent parallèle à l'histoire du village, lieu de l'ancrage traditionnel. Si les traumatismes socio-politiques sont importants, ils sont surtout perçus comme responsables de problèmes de santé physique "Avant je n'avais pas de tension, maintenant, je l'aie ... parce que c'est un problème qui ronge, c'est pénible d'en parler, c'est dur" (homme réfugié). Mutombo est arrêté à trois reprises à cause de ses activités politiques. Sa maison est saccagée et il est battu. "Après ces agressions, ma santé était devenue fragile. J'avais des problèmes de tension." Les traumatismes vécus par la famille sont cependant souvent présentés comme beaucoup plus importants que ceux vécus par le sujet lui-même. Ainsi, Kongolo a été marqué parce que lors de son enlèvement, sa femme enceinte a assisté à son arrestation, ce qui aurait pu lui arriver le hante. Mbuyi a été emprisonné avec sa mère. "Je l'ai vu avant d'entrer dans le cachot, je l'ai vu. Et on a été séparés. On m'a mis dans le cachot des hommes. Ça c'est une chose que j'ai toujours traîné comme ça dans ma vie." Ce sont les bouleversements familiaux, qu'ils soient liés aux traumatismes et à la migration ou qu'ils soient liés à des conflits, qui sont perçus comme de véritables ruptures. L'histoire politique et sociale, quoique omniprésente paraît se dérouler parallèlement à l'histoire familiale et n'apparaît pas comme une source fréquente de conflits intrafamiliaux; au contraire, cette histoire peut parfois être une source de cohésion et de solidarité familiales qui permettent de faire face à l'adversité.

Les sujets congolais séparés de leur famille rapportent des sentiments d'absurdité et d'impuissance face à la séparation. "On ne peut pas vivre à deux endroits longtemps, parce que là-bas, il y a des gens qui sont restés que j'aime, ma famille, mes parents, il y a beaucoup de gens au village qui ne m'ont jamais revu, qui espèrent toujours me voir un jour." Ces sentiments peuvent culminer dans une impression d'anomie et de perte d'identité.

Maintenant, je ne sais pas ce que je fais, je n'ai rien à faire, je ne vais rien faire maintenant, c'est comme si j'étais en sursis, c'est comme si'il me manquait quelque chose pour prendre une décision. J'attends que tout le monde soit là... Maintenant, je suis sans identité. Je n'ai pas de projets. Je ne travaille pas avec l'espoir ... sans l'espoir on peut rien faire.

Les inquiétudes et préoccupations se traduisent par un retour envahissant du passé que l'on essaie de repousser pour ne pas "trop penser."

Pour ceux qui sont séparés de leur famille nucléaire, la solitude est particulièrement difficile. Mwamba se plaint de "trop penser":

Il ne faut pas beaucoup penser, faire comme si de rien n'était, Dieu fera en sorte qu'un jour vous pourrez retrouver votre famille. C'est la soli-

tude, des fois vous pouvez venir à minuit, à deux heures du matin, tout le monde est endormi et moi je vous entends, je n'ai pas sommeil quand je pense à ça....

Avec sa solitude, le réfugié qui doit faire face à la détresse psychologique provoquée par les traumatismes et la séparation ne peut, s'il veut survivre, demeurer dans un état de crise perpétuelle qui irait en s'aggravant avec les années (Moreau, Rousseau et Mekki-Berrada à paraître). Il peut par contre, ce qui semble assez fréquent, mettre sa vie entre parenthèse pour un certain temps, avec les difficultés d'adaptation que cela peut comprendre.

Mwamba a aussi l'impression que la séparation l'empêche de remplir son devoir de père. "Si cela ne dépendait que de ma volonté, c'est vraiment retrouver ma famille, continuer à assurer mon devoir jusqu'à ce que je les mette au même niveau d'étude chacun, se marier et terminer." Les peurs pour la famille restée au loin sont également pénibles et toujours présentes:

Ils ne vont pas à l'école, ils ne peuvent pas sortir dans cette situation-là, mais ça m'inquiète beaucoup. Ça me fait mal au coeur et je ne suis pas tranquille ici.

Mes enfants ont été inquiétés à tel point que même leur programme scolaire était perturbé, puisqu'ils devaient se réfugier là où j'étais avant, là où je suis allé après la prison.

En ce qui concerne les réfugiés congolais réunis avec leur famille immédiate, même si l'absence de la famille étendue et du village leur pèse, ils vivent une sorte de "continuité" la famille servant de pont entre la vie dans la pays d'origine et la vie dans le pays hôte. Les sujets qui sont avec leur famille évitent en général de parler des traumatismes subis, ils paraissent également moins envahis par ceux-ci que les sujets qui sont seuls.

Mutombo reconnaît que la présence de sa famille est d'un grand support.

Ça a facilité pour moi, du fait que je suis venu avec ma famille. C'était plus facile pour moi, pour continuer la même vie familiale. Donc, pour moi, il n'y a pas eu d'interruption. Il y a eu une sorte de continuité.

Il raconte que pour d'autres personnes de sa communauté qui sont arrivés au Canada sans leur famille, les choses sont beaucoup plus difficiles et que cette absence constitue un souci constant. Pour la famille réunie, le coeur des préoccupations se déplace et les questions d'adaptation au pays hôte et en particulier d'éducation des enfants deviennent centrales: "L'éducation que vous donnez à la maison pourrait être ébranlée à l'extérieur, contre-carrée à l'extérieur par l'influence d'autres amis, quoi, qui viennent de familles différentes."

Conclusion

Dans l'ensemble, les réfugiés congolais traumatisés, séparés de toute leur famille, se décrivent comme plus désorientés que les sujets qui vivent avec au moins une partie de leur famille. Ils paraissent plus envahis par des souvenirs pénibles, de l'ordre de l'indicible, comme si leur solitude constituait un écran qui répercute et multiplie les bruits antérieurs et les reviviscences traumatiques. C'est la capacité de se définir, l'identité elle-même qui semble fragilisée par l'absence. Les traumatismes personnels qui sont directement invoqués comme envahissants et associés à un évitement dans le discours des sujets séparés de leur famille semblent occuper un espace plus restreint, même si pénible, chez les sujets vivant avec la famille.

Dans la situation d'exil, la présence de la famille permet de recréer un fragment du monde antérieur qui représente la famille étendue et le village, même dans le cas des sujets d'origine urbaine. "Mes enfants savent de quel village je viens." La famille constitue donc un ancrage identitaire qui permet de jeter un pont entre l'avant et l'après, qui sert de pierre angulaire à la possibilité de penser un nouveau projet. L'importance centrale et dominante des traumatismes familiaux qui ont fait l'objet de peu d'attention dans la littérature est probablement associée d'une part à leur fréquence et à leur gravité et, d'autre part, au caractère sacré de la famille pour ces communautés. Cette sacralité confère à l'atteinte à la famille une dimension dramatique. En effet, s'il est universellement reconnu que la persécution des proches est une méthode répressive souvent plus efficace que la persécution de la personne elle-même, on peut penser que cela est particulièrement vrai dans des sociétés non-occidentales où l'importance attribuée à l'individu n'est pas centrale. Cette constatation a d'ailleurs amené une évolution des techniques répressives (Marotte 1995) qui, dans certains pays et, en particulier, dans le continent africain, visent de plus en plus la famille.

Ces observations soulèvent la nécessité de mieux cerner les mécanismes qui modulent la réponse traumatique et de les repenser dans un contexte beaucoup plus large. Nos données soulignent le rôle essentiel de la famille comme ancrage à la fois affectif et identitaire, dans un contexte d'exil où les personnes torturées se sentent souvent désorientées, isolées et étrangères (Gonsalves 1990). Le fait que pour les réfugiés du Congo-Kinshasa le traumatisme personnel puisse devenir une force lorsque la personne se trouve en situation de responsabilité face à ses proches indique que les processus de réparation et de reconstruction post-traumatique doivent être saisis dans leurs dimensions collectives et culturelles.

Or, depuis l'avènement du concept de "victimisation" et la création du diagnostic de PTSD, syndrome de stress post-traumatique (Young 1995), le traumatisme est essentiellement perçu comme un handicap individuel

qui peut être atténué et doit souvent être traité. On peut se demander si cette conception étroite des effets des traumatismes ne risque pas, en centrant le regard sur l'individu, de créer des "victimes" et par là même, de s'auto confirmer. Le questionnement de ce diagnostic dominant est important car il peut ouvrir la porte à la mise en évidence des mécanismes de métamorphose créatrice qui se mettent en place à un niveau individuel et/ou collectif lors de traumatismes extrêmes d'origine humaine. Ces mécanismes devraient servir de pierre angulaire aux interventions auprès des populations pour lesquelles la famille, comme la communauté ou la culture, représente un espace sacré où se rétablit la continuité pour permettre à l'histoire de se poursuivre.

Bibliographie

- Beiser, M. 1988. "Influences of Time, Ethnicity, and Attachment on Depression in Southeast Asian Refugees." *American Journal of Psychiatry* 145, no.1: 46-51.
- de Certeau, M. 1986. "La longue marche indienne." *Ethnies* 4-5: 6.
- Eisenbruch, M. 1992. "The Ritual Space of Patients and Traditional Healers in Cambodia." *BEFEO* 79, no.2: 283-316.
- Gilad, L. 1990. "Refugees in Newfoundland: Families after Flight." *Journal of Comparative Family Studies* 21: 379-96.
- Gonsalves, C.J. 1990. "The Psychological Effects of Political Repression on Chilean Exiles in the US." *American Journal of Orthopsychiatry* 60, no.1: 143-53.
- Marotte, C. 1995. "The Phenomenon of Torture: Effect and Consequence." In *In our Midst: Educational Aids to Work with Survivors of Torture and Organized Violence: A Reflective Interactive Approach*, edited by C.W.-E. and B. Misgeld, 2-32. Toronto: Canadian Centre for Victims of Torture.
- Moreau, S., C. Rousseau, et A. Mekki-Berrada. À paraître. "Politiques d'immigration et santé mentale des réfugiés: profil et impact des séparations familiales. Nouvelles pratiques sociales."
- Rousseau, C. 1990. "Conséquences psychologiques de l'attente de statut pour les réfugiés dans la région métropolitaine."
- Rousseau, C., S. Moreau, A. Drapeau, et C. Marotte. 1997. *Politique d'immigration et santé mentale. Impact des séparations familiales prolongées sur la santé mentale des réfugiés*. Montréal: CQRS.
- Shapiro, E.R. 1995. "Grief and Trauma in Family Developmental and Cultural Context." *Clinical Quarterly* 5, nos.2-3: 1-6.
- Stein, B.N. 1985. "The Experience of Being a Refugee: Insight from the Research Literature." In *Refugee Mental Health in Resettlement Countries*, edited by C.L. Williams and J. Westermeyer, 5-23. Washington, DC: Hemisphere.
- Vinar, M. et M. Vinar. 1989. *Exil et torture*. Paris: Denoël.
- Young, A. 1995. *The Harmony of Illusions: Inventing Post-Traumatic Stress Disorder*. Princeton, New Jersey: Princeton University Press.